

La cartographie morale au XVII^e siècle

Louis Van Delft

Volume 21, numéro 2, automne 1985

Cartographies

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/036861ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/036861ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Van Delft, L. (1985). La cartographie morale au XVII^e siècle. *Études françaises*, 21(2), 91–115. <https://doi.org/10.7202/036861ar>

La cartographie morale au XVII^e siècle

LOUIS VAN DELFT

Pour Jules Brody

CARTOGRAPHIE ET EXISTENCE. EXISTENCE ET LIEUX

«L'enfant ressemble au matelot qu'ont rejeté des flots cruels», dit magnifiquement Lucrèce. «Il gît à terre, nu, incapable de parole, dépourvu de tout ce qui aide à la vie, depuis le moment où la nature l'a jeté sur les rivages de la lumière, après l'avoir péniblement arraché au ventre de sa mère. Il remplit l'espace de ses vagissements plaintifs, comme il est naturel à l'être qui a encore tant de maux à traverser¹». De son côté, et dès l'origine, l'Église exhorte les hommes à «se conduire comme des étrangers et des voyageurs», à «cheminer dans la foi²». Au XVII^e siècle, quand Pascal rappelle que nous sommes «embarqués», quand les *Caractères* fustigent les courtisans, dont l'idée fixe est de «cheminer» — deux exemples entre mille —, la fréquence et la prégrance avec lesquelles se retrouve, dans le double registre spirituel et laïc (laïcisé, plus exactement), la représentation de l'homme comme *viator*, renvoient très directement à l'Antiquité, tant païenne que chrétienne. Cette très dense métaphore est pérenne.

Aussi bien, le problème existentiel que la métaphore de l'*homo viator* condense est pérenne lui-même, capital, d'une

1. *De rerum natura*, V, 222-227. Trad. H. Clouard.

2. *I Pierre*, 2, 11; *II Corinthiens*, 5, 7. Cf. saint Augustin, sermon n° 405, «*De peregrinatione hujus vitae*».

absolue urgence. Il s'agit de rien de moins que de vivre, de *savoir vivre*, entreprise périlleuse entre toutes, du fait de l'hostilité de l'environnement et, plus encore, de celle des autres *viatores*. «*La vida de l'homme es milicia contra la malicia de l'homme*», note Gracián³. L'ignorer, c'est s'exposer à finir comme l'agneau — ou comme l'âne.

Nul doute : tout comme la cartographie proprement dite, la cartographie morale répond à des impératifs tactiques, a partie liée avec l'art militaire. Job, déjà, le dit : «*Militia est vita hominis super terram, et sicut dies mercenarii dies ejus*⁴». Mais avant de devenir style, d'accéder à l'art, *savoir vivre* exige une *techné*. C'est Montaigne qui décrit le plus vigoureusement la déconcertante donne existentielle : «Notre vie n'est que mouvement»; elle est «frêle et caduque»; nous sommes tributaires d'un «pauvre petit corps humain»; «pauvre», encore, notre «science». Le moi? L'«homme»? Un «profond labyrinthe». C'est dans ces déroutantes conditions qu'il nous faut, *volens volens*, effectuer l'«humain voyage»⁵. «Savoir la carte», idéalement, c'est se connaître soi-même, savoir «déchiffrer» l'énigme «de nous-mêmes et de notre propre condition»⁶. Exploration, «essais» voués à ne finir jamais : «Qui ne voit que j'ai pris une route par laquelle [...] j'irai autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde?»⁷ Sur cette *route-là*, Montaigne, «scrutateur sans connaissance»⁸, poursuit presque en solitaire : «savoir la carte», pour le commun des moralistes, ne participe pas de la recherche désintéressée de la vérité. La vie nous somme d'aller, le voyage est «le lieu naturel de l'homme»⁹. «Savoir la carte», pour le commun des lecteurs-voyageurs, pour le commun des auteurs, relève d'une *praxis* : c'est savoir se repérer, s'orienter, éviter «précipices», «abîmes», «écueils», «tempêtes», «naufrages», «mers dangereuses» (le vocabulaire de la route, de la traversée surtout, abonde) et parvenir sans encombre au «port»¹⁰.

3 *Oráculo manual*, n° 13

4 *Job*, VII, 1

5 *Essais*, III, 13, p. 1095, II, 12, p. 517, 537, 536, II, 17, p. 634, III, 3, p. 828 Les références vont à l'édition Villey et Saulnier, Paris, P U F, 1965

6 *Essais*, II, 17, p. 634

7 *Essais*, III, 9, p. 945

8 *Essais*, III, 9, p. 1001

9 B. Beugnot, p. xv de la «Préface» à *Voyages réels et imaginaire* (Actes de Montréal), B. Beugnot (édit.), Paris, Seattle, Tubingen, Papers on French Seventeenth Century Literature (Biblio 17, n° 11), 1984

10 «Le port juge ceux qui sont dans un vaisseau, mais où prendrons-nous un port dans la morale?» (Pascal, *Pensées*, Br. 383, Laf. 697)

La carte satisfait un besoin primordial : elle rend le monde lisible, intelligible, et donc habitable.

Le moraliste-cartographe, en effet, propose une *lectio*, une leçon, une lecture du monde. Il entend donner à lire les autres passants et donner à lire, aussi, le sens du mouvement, du passage. Il se targue de savoir «les choses de la vie» (La Fontaine). Il révèle, dévoile, initie; il introduit à la connaissance du «terrain», il enseigne les détours du «labyrinthe», du dédale existentiel. Il s'adresse à ceux que La Fontaine appelle les «nouveaux-venus¹¹», comme à ceux qui, engagés déjà sur leur «route de vie» (Montaigne¹²), n'en sont pas moins susceptibles de s'égarer et d'errer encore. Il ne se contente pas d'indiquer une série de repères : à l'instar du cartographe *stricto sensu*, il fait un levé. La science moderne nous apprend que «toute pensée est spatiale dans son origine¹³». Nos auteurs, plus proches pourtant des humanistes que des hommes de science, ont pressenti que, réduits à leur expression la plus élémentaire, les «dilemmes de l'existence» (B. Beugnot) se ramènent, en fin de compte, au choix de la *direction* à prendre. Ces dilemmes, ils aident le lecteur-*viator* à les résoudre en dressant la carte des *lieux*.

Les *lieux* sont, d'une part, les *caractères*¹⁴. Nourrie, pour l'essentiel, de la tradition aristotélicienne et théophrastienne, l'anthropologie classique distribue les hommes en un nombre fini de classes, dont il est inévitable qu'au cours de son itinéraire le *viator* rencontrera des représentants. La cartographie morale s'attache donc à décrire les types auxquels le *transitor*, tôt ou tard, aura inmanquablement affaire. Le *caractère* est le *lieu* de l'être. La cartographie morale lève les *lieux* de la nature humaine¹⁵.

11 «Préface» aux *Fables* V le passage de cette «Préface» cité *infra*

12 *Essais*, III, 10, p 1003

13 K Lorenz, *Essais sur le comportement animal et humain Les leçons de l'évolution de la théorie du comportement* [1965], trad française, Paris, Le Seuil, 1970, p 445

14 Il n'est pas sans intérêt de noter que le terme *caractere* fait partie du vocabulaire des cartographes «La distribution géographique [] permet de noter tout «caractère» [] Le problème de la décision repose maintenant sur la comparaison d'un nombre de plus en plus grand de caractères» (J Bertin, «Voir ou lire», dans *Carte et figures de la terre*, Paris, Centre Georges Pompidou, Centre de Création Industrielle, 1980, p 2)

15 Sur ces points, nous nous permettons de renvoyer à nos précédents travaux «Littérature et anthropologie le *caractere* à l'âge classique», dans *le Statut de la littérature*, Mélanges offerts à P Bénichou, Genève, Droz, 1982, p 97-115, «*Caractères et lieux* la représentation de l'homme dans l'anthropologie classique», *RLC*, LVII (1983), n° 2, p 149-172

Les *lieux*, d'autre part, sont les situations, les points de passage pour ainsi dire obligés auxquels tout *viator*, au cours de l'itinéraire existentiel, pointe. Les quatre âges, par exemple, sont des *lieux* dans la mesure où l'on *s'achemine* de l'un vers l'autre, où l'on *parvient* à chacun d'eux, où l'on *pass*e par eux¹⁶. Dans un ordre chronologique moins rigoureux parce qu'il n'est pas biologiquement programmé, nous passons encore par toute une série d'autres *lieux* qui jalonnent le parcours existentiel : ainsi les divers sentiments, les passions, l'adversité, le cercle décrit par la roue de Fortune, la mort. «On peut dire, écrit La Rochefoucauld, que les vices nous attendent, dans le cours de la vie, comme des hôtes chez qui il faut successivement loger; et je doute que l'expérience nous les fit éviter, s'il nous était permis de faire deux fois le même chemin¹⁷.» Il en va des diverses «rencontres» de la vie comme des vices : elles sont autant de points de passage, d'étapes inévitables. Le moraliste-cartographe les a repérés, il est assuré de notre arrivée; ce sont des *lieux* qu'il lève comme des points fixes, que nous ne saurions contourner.

On le voit : qu'il s'agisse des *caractères* ou de l'«expérience existentielle» (H. Coulet), tous ces *lieux* que le moraliste-cartographe reporte et signale sont des lieux communs. Dans la perspective de l'anthropologie classique, les individus du même type ont été comme coulés dans un même moule; le *caractère* est un poinçon, une marque, un signe analogue à un caractère d'imprimerie, qui apparaît et permet de déchiffrer, de lire, une vaste collection d'individus. De la même façon, communs, banals, sont encore les «événements¹⁸» du parcours existentiel : à chaque étape, à chaque station, une foule se presse. À la porte de chaque *lieu*, génération après génération, se présente, telles des «fourmis qui s'évertuent sur un étroit espace» (Sénèque¹⁹), la colonne des hommes en marche.

16 Voir le célèbre texte d'Aristote, *Rhetorique*, II, 12-14. L'idée de *mouvement* ressort aussi très bien dans une notation comme celle-ci : «Nous arrivons tout nouveaux aux divers âges de la vie, et nous y manquons souvent d'expérience malgré le nombre des années» (La Rochefoucauld, *Maximes*, J. Truchet (édit.), 3^e éd., Paris, Garnier, 1983, max 405).

17 Max 191. Cf. l'image, voisine, de l'auberge, chez Quevedo : «*En el camino de la vida [], el partir es nacer, el vivir es caminar, la venta es el mundo* » («*Sueño del infierno*», *Sueños y Discursos*, F. C. R. Maldonado (édit.), Madrid, Castalia, 1972, p. 107).

18 «Il n'y a pour l'homme que trois événements : naître, vivre et mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre à mourir, et il oublie de vivre» (La Bruyère, *les Caractères*, «De l'homme», 48).

19 *Quaestiones naturales*, Livre I, *Preface*, 10, p. 9 du t. I de P. Oltramare (édit.), Paris, Les Belles Lettres, 1929.

L'ambition du moraliste-cartographe est de rendre tous ces lieux identifiables, connus, et partant moins redoutables. La situation des passants que nous sommes tout au long de notre (més)aventure dans le monde sublunaire ne laisse pas d'être angoissante. L'inconnu et la nuit font peur au *viator*, tout comme au navigateur, dès les temps les plus reculés, une mer, des écueils qu'il eût fallu affronter sans ce qu'on nommait les «directions» : les portulans (les *périple*s des Grecs, les *rouliers* de la Renaissance) sont aussi anciens que la navigation même²⁰. Le moraliste-cartographe introduit la cohérence d'une figure dans la déroutante confusion qui s'attache à notre condition, il *met en ordre* le monde. Ce n'est pas sans raison qu'il pourrait reprendre à son compte ce mot de Montaigne sur le lecteur des *Essais* : «*Je lui donne beaucoup de pays gagné*, car tout ce qu'une longue connaissance lui pourrait avoir acquis en plusieurs années, il le voit en trois jours en ce registre, et plus sûrement et exactement²¹.»

GRAPHIES : DU FIGURATIF À LA REPRÉSENTATION MENTALE

Parce qu'il n'est pas de «degré zéro» pour l'écriture — pas même lorsque le critique s'attache à un domaine où l'on raisonne en degrés et en méridiens —, nous avons choisi d'indiquer d'entrée de jeu ce que représente, pour nous, la cartographie morale. Après ce premier positionnement, nous voici mieux en mesure de dégager la problématique du sujet.

Pour complexes qu'elles soient, il nous semble que toutes les questions qui se posent renvoient à celle-ci, fondamentale : s'agissant de *littérature*, jusqu'où convient-il d'étendre la notion de *carte*? Le plus court est d'examiner, en adoptant la perspective cavalière chère aux cartographes d'autrefois, la production des moralistes. Faut-il le préciser? Nous ne nous proposons pas d'être exhaustif : des lignes de partage, dans cette production, la recherche de modèles ou de types seront plus riches d'enseignements qu'un inventaire.

Une première ligne de partage s'établit par référence à la distinction qu'opèrent les cartographes entre la *carte-instrument*,

20 Voir G. Kish, *la Carte, image des civilisations*, Paris, Le Seuil, 1980, p. 31. L'écrit du moraliste tient du portulan dans la mesure où, déjà dans les *périples*, il arrive qu'à l'adresse du pilote, le texte renferme de véritables énoncés prescriptifs, à l'impératif, tels que «À côté, il y a des écueils qui affluent, fais attention et naviguant» (Christian Jacob, «Écritures du monde points de vue, parcours et catalogues», dans *Cartes et figures de la terre*, p. 117).

21 *Essais*, III, 9, 981.

«outil au service d'une pratique», et la *carte-image*, «figuration idéologique». La cartographie proprement dite «entrelace ces deux tendances» et son histoire est «celle d'un battement et d'un balancement entre ces deux tentations²²». On peut estimer que les cartes morales, faisant souvent fonction de manuel de pilote ou encore de ce qu'à la Renaissance on appelait «la guide²³», s'apparentent avant tout aux cartes-instruments. La carte de John Bunyan, document trop peu connu, ici reproduit²⁴, en est un bon exemple. Ce fait, toutefois, n'empêche aucunement le moraliste de projeter dans sa carte son «idéologie» ou vision du monde et de la nature humaine : la «Carte de Tendre» le prouverait à elle seule. Au reste, la *projection* si personnelle du moraliste-cartographe — personnelle, du moment que l'«idéologie» intervient et, sous-tendant celle-ci, le tempérament, les humeurs, la personnalité de l'auteur, son statut social même, en bref toute cette équation personnelle qui fait du moraliste, selon Julien Benda, le plus subjectif des écrivains —, cette projection si fortement marquée au coin de l'observateur ne doit pas être trop sévèrement condamnée. On sait de reste que les cartographes proprement dits butent depuis toujours sur une difficulté exactement du même ordre : de toutes les méthodes de projection qu'ils peuvent mettre au point, il est exclu qu'il s'en trouvera jamais une seule qui ne déforme pas le réel²⁵. «La géographie de la terre, dit un bon connaisseur, est en dernière instance la géographie de l'esprit²⁶».

Seconde ligne de partage : les registres. Toutes les cartes, en effet, sont loin d'adopter la même perspective, le même point de mire, le même estompage. La frontière la plus nette se situe ici, croyons-nous, entre les domaines spirituel et laïc. De la carte «spirituelle», point de meilleur exemple, derechef, que le «*Mapp shewing the Order & Causes of Salvation & Damnation*» dessiné par Bunyan, «*Author of the Pilgrims Progress*». Le terme *carte*, appliqué à

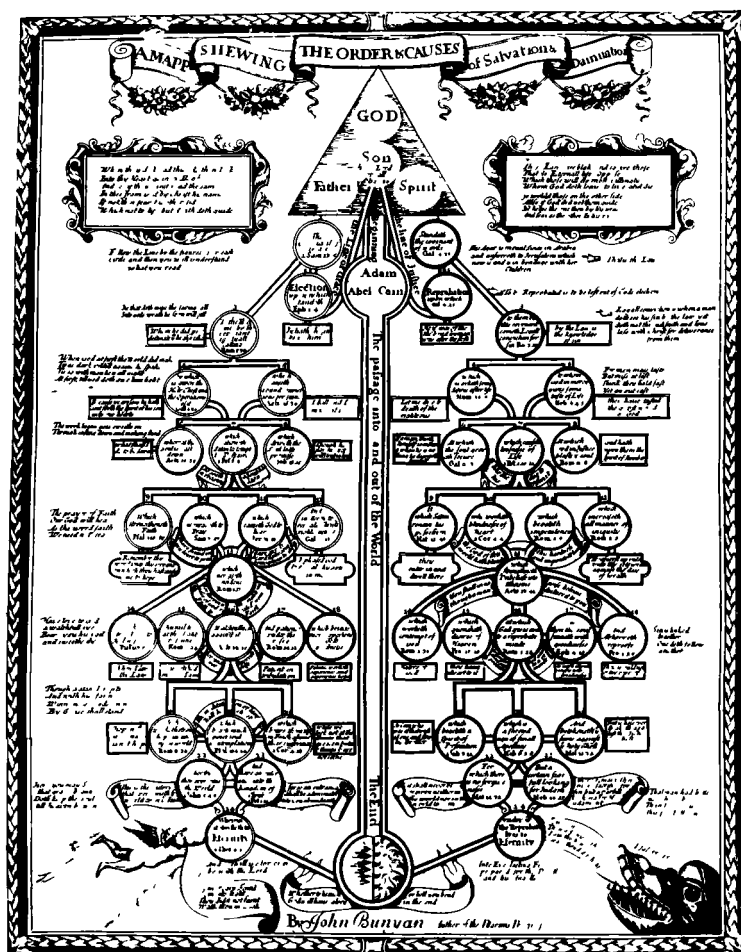
22 R. Caron, «Cartographe, c'est interpréter le monde», *Total information*, 92, 1982, p. 38

23 Voir F. Lestringant, «Suivre la guide», dans *Cartes et figures de la terre*, p. 424-435. Il arrivait que la guide informait le voyageur des «dangers encourus en chemin», comme, par exemple, les «entreprises des brigands montagnards» (p. 424, 427).

24 Grâce à l'amicale diligence de J. Brody, qui a bien voulu se livrer pour nous à une recherche à la Houghton Library de l'Université Harvard.

25 Voir D. Muracciole, «Le rond et le plat», dans *Cartes et figures de la terre*, p. 235-239.

26 W. Watson, cité par S. Alpers, «L'œil de l'histoire l'effet cartographique dans la peinture hollandaise du 17^e siècle», *Actes de la recherche en sciences sociales*, 49, septembre 1983, p. 77.



John Bunyan, «A Mapp shewing the Order & Causes of Salvation & Damnation», vers 1664. Reproduction de l'éd. de 1691. By permission of the Houghton Library, Harvard University.

ce document, peut à première vue surprendre, mais doit sans hésitation être retenu : il est de l'auteur même. Le levé représente en fait un arbre généalogique et cette généalogie reconstitue deux itinéraires spirituels, l'un et l'autre en 25 stations numérotées. Les inscriptions sur le tronc de l'arbre confirment bien qu'il s'agit de la *peregrinatio*, du *progress* — du mouvement — de l'âme du *viator*. Celle-ci évolue, en effet, entre les deux termes du *Beginning* et du *End*, l'entre-deux étant, en parfaite conformité avec l'enseignement de l'Église, perçu comme n'étant que *passage* : *The passage into and out of the World*. Nulle carte, aussi bien, ne saurait être davantage « spirituelle » : les 49 cercles²⁷ contiennent tous une citation biblique; la circonférence des cercles du parcours de droite, conduisant à *Damnation*, est accentuée en noir; l'imagerie — flammes et monstre d'une part, lumière et angelot de l'autre — est toute édifiante; les inscriptions non tirées de l'Écriture sainte, mais conçues par Bunyan, jalonnant elles aussi les deux itinéraires, tiennent toutes du sermon ou de l'exhortation pieuse, à l'instar de celle-ci, du premier cartouche :

*When thou dost read this side then look
Into thy Heart, as in a Book
And see if thou canst read the same
In thee from God by Christ his name
If not, then fear the other side
Which not to life but death doth guide*

Enfin, et c'est un trait tout à fait remarquable, on trouve sur cette carte datant approximativement de 1664²⁸ une représentation de la terre issue en droite ligne du Moyen Âge, c'est-à-dire de l'époque où la cartographie se trouvait sous la tutelle de la théologie. Il s'agit du cercle privé de deux arcs diamétralement opposés situé légèrement en dessous du triangle figurant la Trinité. Cette représentation de la terre est bien connue des historiens de la cartographie, qui la désignent du nom de *carte œcuménique* ou encore de *carte T en O*²⁹. Bunyan n'a pas seulement conservé au

27 Le premier cercle — celui du *Son* — est commun aux deux itinéraires aussi bien, la citation biblique rappelle que « *He is Lord of all* » (*Actes des Apôtres*, 10, 36) Ce *terminus a quo* ne portant pas de numéro, chacun des deux itinéraires compte bien 25 stations ou étapes, alors que le nombre total de cercles est de 49 (à l'exclusion des trois cercles portant respectivement *God*, *Father*, *Spirit*)

28 Voir F M Harrison, *A Bibliography of the Works of John Bunyan*, dans *Supplements to the Transactions of the Bibliographical Society*, 1932-1935, VI, London, The Bibliographical Society, 1935, p. 16 Il n'existe pas d'exemplaire de l'édition de 1664 L'exemplaire reproduit date de 1691 La Première Partie du *Pilgrim's Progress* parut en 1678

29 Au Moyen Âge, «à la division latine de l'oekoumène en trois parties Asie, Europe et Afrique schématisée par un T qui s'inscrit dans un O (Orbis

jambage horizontal du T sa valeur symbolique pour évoquer les bras de la Croix, il a encore dramatisé cette cartographie d'essence religieuse, adaptation à la vision chrétienne de l'*oikoumenê* ionien, en substituant Abel à Japhet et Cain à Cham. La terre, par laquelle il faut bien que le lecteur-*viator* passe, apparaît ainsi comme le lieu d'une opposition irréductible entre le Bien et le Mal. À l'évidence, l'auteur d'une telle carte considère qu'il a charge d'âmes. Il s'agit ici, assurément, d'un cas limite : le moraliste-cartographe se veut conducteur des hommes vers leur salut.

Dans le registre laïc, on s'en doute, le fond de carte est beaucoup plus clair. Cette fois, le moraliste cartographe ne fait plus concurrence à l'orateur sacré, il s'est résolument tourné vers les salons, sa culture est mondaine. Une inspiration ludique est nettement perceptible, comme dans le jeu de l'oie italien au nom significatif de *pellegrinaggio d'amore*. Dans une situation qui n'est pas sans rappeler le théâtre dans le théâtre, le joueur, *viator* par nature, joue au *viator* et, dans une quête mi-plaisante, mi-mystique, passe, au gré des dés, par des étapes telles que *Speranza*, *Inquietudine*, *Timore*, *Gelosia*, *Fortuna*, *Pericolo*, *Invidia*. Ce divertissement, peut-être inventé dès la Renaissance, fait ressortir de la manière la plus nette la structure de tant d'«itinéraires amoureux» français évoqués par J.-M. Pelous et dont la «Carte de Tendre» constitue le fleuron³⁰. Jamais la «cartographie du sentiment»³¹ n'a décomposé parcours de façon plus élaborée. L'expérience vécue (ou à vivre) est spatialisée, levée sous la forme de 63 lieux dont chacun est numéroté. (Cette numérotation ne laisse pas de présenter une remarquable analogie structurale avec les cercles de Bunyan, également numérotés, comme l'on a vu.) Moins schématiques, d'une ordonnance moins rigoureuse parce que le jeu n'est pas soumis à un système de règles strictes, plus fines dans l'analyse des sentiments et plus subtiles dans l'attribution des toponymes,

Terrarum) se superpose l'histoire du peuplement du monde par Sem, Cham et Japhet. Ces trois là étaient les fils de Noé et à partir d'eux se fit le peuplement de toute la Terre. (*Genèse* 9-19) (*À la découverte de la terre. Dix siècles de cartographie* catalogue de l'exposition de la Bibliothèque Nationale, mai-juillet 1979. Paris : Bibliothèque nationale, 1979, p. 5). Le cercle de la carte T en O est normalement complet.

30 J.-M. Pelous, *Amour précieux, amour galant*, Paris : Klincksieck, 1980. Introduction.

31 Cf. Filteau, «Le Pays de Tendre : l'enjeu d'une carte», *Littérature*, 36, décembre 1979, p. 43.

plus spirituelles et galantes grâce à l'apport précieux³², des cartes comme celle du «Royaume d'Amour en l'île de Cythère» (1650? 1654?)³³ de Tristan L'Hermite ou celle de «Tendre» (1654) participent pourtant de la même anthropologie topographique. Relevons aussi la nature nettement plus «littéraire» des cartes de ce type : la carte forme un tout avec un texte. L'importance respective de ces deux éléments peut varier : chez Mlle de Scudéry, la carte illustre le texte, dans le temps même où «le texte en est la glose³⁴»; chez Tristan L'Hermite, le jeu des interférences est moins subtil, le texte figurant dans le cartouche explicite la carte³⁵. Assurément, le rôle de *support* peut revenir à l'un ou à l'autre élément ou bien une interdépendance étroite peut se tisser. Encore l'importante question du *rapport* entre carte et texte se pose-t-elle, dans ces exemples, en des termes relativement simples. Nous la verrons se compliquer.

Les cartes de Joseph Hall sont, elles aussi, d'inspiration profane : l'ouvrage dans lequel elles figurent, *Mundus alter et idem*, n'est pas une œuvre de jeunesse, mais date d'un temps (vers 1605) où l'auteur était loin encore de devenir le sévère évêque d'Exeter ou de Norwich³⁶. Exploitant la curiosité que suscitait depuis l'Antiquité la *Terra Australis incognita*, curiosité encore ravivée après les grandes explorations de la Renaissance³⁷, Hall imagine que cette terre devenue quasiment mythique a été enfin découverte. Son livre prétend fournir l'exacte description de cet «autre

32 On trouve dans la thèse de R. Lathuillère, *la Preciosite, étude historique et linguistique*, Genève, Droz, 1966, p. 65-78, d'intéressantes précisions sur certaines des cartes non examinées ici, la *Carte du Royaume des Précieuses* de Maulévrier, la *Carte du Royaume de Coquetterie* de l'abbé d'Aubignac, l'*Empire Goguenard* et la *République de Rabat-joie* de Scarron.

33 1654, selon Pelous, *op. cit.*, p. 14. Il existe cependant des reproductions de cette carte portant «Royaume d'Amour/En l'île de Cythère/Carte décrite par le Sr Tristan L'Hermite/1650». A. Adam indique que cette carte a été publiée dans le *Recueil des pièces en prose* en 1658 (*Histoire de la littérature française au XVII^e siècle*, t. II, p. 75).

34 P. Zumthor, cité par S. Guénoun, «Clélie Terres inconnues et imaginaires. Pour une épistémologie du transport», dans *Voyages récits et imaginaire* (voir n. 9), 100, n. 13. Pour S. Guénoun, «tout accès à la Carte passe par le texte dans lequel elle s'inscrit» (p. 86).

35 Ce cartouche porte «Table et description des villes, bourgades et aussi le chemin qu'il faut tenir pour y faire voyage». La «description» entre dans un certain détail.

36 En 1627 et 1641, respectivement.

37 Voir, à ce sujet, N. Broc, «De l'antichthone à l'antarctique», dans *Cartes et figures de la terre*, p. 136-149.

monde». Il le dit formé de quatre pays : *Crapulia* («*the land of Tenter-belly*»), avec ses deux «provinces» de *Pamphagonia* («*Eat-Allia*») et *Yvonia* («*Drink-allia*»); *Viragina* («*Shee-landt or Womandecoia*»); *Moronia* («*Fooliana*»); et enfin *Lavernia* («*Theevingen*»)³⁸. Or, de ces différentes contrées, Hall va jusqu'à fournir les cartes. Cartes plaisantes, bien entendu fictives, mais où la fiction prend clairement appui sur les dernières recherches des géographes. La «fantaisie» morale de Hall³⁹ produit, du point de vue de la rhétorique, un effet d'autant plus sûr que l'imaginaire renvoie à la cartographie la plus précise et la plus scrupuleuse du temps, celle de Mercator, d'Ortelius, de Plancius⁴⁰. Il est bien certain qu'à aucun moment le lecteur ne croit à la réalité de l'*Insula Sorbonia*, de l'*Oysivium flumen*, de provinces comme *Larcinia*, *Variana*, *Orgilia*, de cités telles que *Putanium vel villa vitosa*, *Babillarda*, *Vantarole*, *Erotium*, ni même à l'existence de ce «monde autre» (*Mundus alter*), pourtant localisé avec minutie — voyez la reproduction — par rapport à la Terre de feu, au Cap de Bonne-Espérance, au pôle antarctique, à l'Océan éthiopique (atlantique sud), tous lieux dont il ne songerait pas à contester l'existence réelle. Il est non moins certain qu'en nous présentant des sots, des hypocrites, des menteurs, des avares, des mélancoliques, des dévots..., c'est-à-dire une réalité très familière (*Mundus idem*), qu'en associant subtilement cette description à sa cartographie à la fois si fictive et si exacte, l'auteur est conduit à accréditer l'idée que chaque *caractère*, les diverses mœurs, correspondent à des *lieux* qu'on peut relever avec autant de précision qu'une agglomération sur une carte. Davantage : il contribue à donner corps à la croyance diffuse que, sur le modèle même de la géographie du monde physique, les vices, les vertus, les *caractères* et les mœurs se répartissent suivant une distribution topographique. La géographie et la cartographie de Hall sont certes ludiques et elles ont même pu être qualifiées de «burlesques⁴¹». Mais le jeu, ici, tout comme chez les mondains français, est loin de n'être que frivole. La veine est essentiellement satirique. Les toponymes tenant du calembour, les levés fantaisistes, toute cette facétieuse invention verbale et graphique sont en fait au service de la peinture morale, de la dénonciation des abus et des vices. Cette cartographie est un divertissement sérieux de lettré.

38 Les noms entre parenthèses sont ceux de la traduction de John Healy, *The Discovery of a New World* (vers 1609), qui connut un certain succès.

39 Le navire sur lequel le narrateur s'embarque s'appelle *Phantasia* («*The Fancie*»).

40 H. Brown, Introduction à l'édition de *The Discovery of a New World* (*Mundus alter et idem*), Cambridge, Harvard University Press, 1973, p. xxi.

41 *Ibid.*, p. xv.

La troisième ligne de démarcation est, plus que les autres, fluctuante. Or, c'est précisément par ce qu'il a de fuyant, d'évanescant, que ce dernier repérage est intéressant. Les diverses représentations passées en revue jusqu'ici sont toutes figuratives, elles ne sauraient donc remettre en question la notion même de carte. Il en va autrement avec une série d'ouvrages ne procurant aucune représentation cartographique *stricto sensu*, aucun levé à proprement parler, mais qui n'en font pas moins appel, souvent très directement, au vocabulaire, aux procédés des cartographes. Davantage : certaines de ces productions — et c'est de *textes* de moralistes de tout premier plan qu'il s'agit — n'empruntent même pas, en apparence, à la terminologie ni à la méthode des cartographes. Non seulement elles ne sont plus figuratives, mais encore nulle référence explicite ne renvoie à la cartographie. Et néanmoins, implicitement, elles ordonnent la description de l'expérience existentielle, elles organisent même le parcours de la lecture à la manière des cartographes. Aussi bien, il convient, croyons-nous, de discerner à côté de la cartographie au sens traditionnel, figurative, une cartographie non figurative, *mentale*. Des formes les plus simples de celle-ci aux plus complexes, analysons, ici encore, des modèles.

De la topique des *caractères des nations*, «de plus en plus vulgarisée depuis le XVI^e siècle» (Y. David-Peyre), on peut dire qu'elle *recoupe* la cartographie : la variabilité des mœurs épouse la distribution de l'*oikouménè* en pays. Un moraliste obscur comme Pierre-Jacques Brillon (*Portraits sérieux, galants et critiques*, 1696) est loin d'être seul à y souscrire : La Mothe Le Vayer, plagiant Carlos Garcia, la pratique (*Discours de la contrariété des humeurs qui se trouve entre certaines nations et singulièrement entre la Française et l'Espagnole*, 1638, 1647)⁴². En fait, comme nous l'avons noté ailleurs, cette sorte de *géo-caractérologie*, allant jusqu'à emprunter à la cartographie son vocabulaire, est à l'honneur même chez Quevedo (*La hora de todos*), chez Gracián (*El Criticón*)⁴³.

D'autres ouvrages annoncent, et cela dès le titre, une carte. On y chercherait toutefois en vain une quelconque carte — au sens littéral. Tel est le cas, par exemple, de *la Carte de la Cour* (1663) de Gabriel Guéret ou de *la Carte du pays de Braquerie* de Bussy-Rabutin, dont le titre, dans l'édition originale (1668), était d'ailleurs proche

42 Voir Y. David-Peyre, «À propos de l'ouvrage *la France et les Français dans la littérature espagnole (1598-1665)* et de la réédition de *La Antipatia* de Carlos Garcia», *XVII^e Siècle*, XXXIII 130, 1981, p. 90-95

43 «Caractères et lieux » (voir n. 15), p. 155-156

de celui de Guéret : *Carte géographique de la Cour*⁴⁴. La visée des deux auteurs n'est pas identique : à la manière de Faret, Guéret entend enseigner «l'art de plaire à la cour» ou, pour reprendre le titre plus évocateur encore d'un ouvrage anonyme du temps, le «chemin de fortune⁴⁵»; Bussy-Rabutin se propose de flétrir la réputation de certaines dames parmi les plus illustres du royaume et écrit un libelle licencieux et diffamatoire⁴⁶. Ce qui compte, pour nous, c'est le constant recours de l'un et l'autre auteur aux métaphores géographiques ou cartographiques : provinces, villes, golfes, îles, plaines, cantons et *Mer du Louvre* chez Guéret; villes (grandes, petites, plus ou moins fortifiées, agréables, sales... et l'on devine de quelles «places», dans un écrit aussi graveleux, il est question), bourgs, marais, torrents, *Mer de Cocuage* chez Bussy. On voit que, quand bien même l'on voudrait entendre le terme *cartographie*, en traitant de l'histoire littéraire, dans le sens le plus restrictif, il serait impossible de ne point faire un sort à la *cartographie sans cartes*.

La question cruciale — jusqu'où convient-il d'étendre, dans l'application à la littérature, la notion de carte? — reçoit ainsi un premier élément de réponse. Au vrai, ce point établi, le problème du rapport entre carte et texte se pose, croyons-nous, pour ce qui est des moralistes, moins en termes de nature que de degrés. Ainsi, chez certains «caractérologues» anglais (on sait que le genre du *caractère* fleurit, outre-Manche, au XVII^e siècle⁴⁷), si le titre réfère encore très explicitement à la cartographie, un degré de plus dans le sens de la cartographie non figurative est franchi et, contrairement à ce qui se passe chez Guéret ou Bussy, la métaphore cartographique est écartée ou perdue de vue dans le texte. Il en va ainsi, par exemple, dans *Micro-cosmographie, or A Piece of the World discovered in Essayes and Characters* (1628) de John Earle, dans *A Map of the Microcosme, or a moral Description of Man* (1642) de Humphrey Browne.

Naturellement, dans cette analyse des diverses formes de la cartographie morale, il serait vain de vouloir introduire un ordre

44 Cet écrit fut rédigé dès 1654 et il est probable qu'il fut l'œuvre à la fois de Bussy-Rabutin et du prince de Conti

45 *Nouvelle Recherche du chemin de fortune, ou les moyens de se produire dans le monde*, Chartres, 1681

46 Voir C. Rouben, «Histoire et géographie galantes au Grand Siècle l'Histoire amoureuse des Gaules et la Carte du Pays de Braquerie de Bussy-Rabutin», *XVII^e Siècle*, XXIII 93, 1971, p. 55-73

47 Voir G. Murphy, *A Bibliography of English Character-books, 1608-1700*, Oxford, Oxford University Press, 1925, B. Boyce, *The Theophrastan Character in England to 1642*, London, F. Cass, 1967 (1^{re} éd., 1947)

très rigoureux. Dans le tout formé par la carte et le texte, il y a ample place pour du jeu entre les deux parties, et les modalités de leur rapport ne sauraient toutes être inventoriées. La cartographie du P. Le Moyne, par exemple, d'esprit baroque, ne ressemble vraiment à aucune autre. Le titre de *Peintures morales* est dépourvu de référence à la cartographie⁴⁸, le livre ne comprend aucune carte *stricto sensu*. Cependant, dès l'*Avertissement* du premier volume, la métaphore cartographique est à l'honneur. Passant en revue les «sept sortes de caractères» qui se verront en son ouvrage, l'auteur annonce que «la quatrième se fait par la description de quelques régions nouvellement découvertes, et inconnues aux géographes», et qu'on trouvera dans la Seconde Partie de son livre la description des «pays de l'Amour et des autres passions qui lui ressemblent». De fait, la toute première «peinture» nous fait connaître «de pays des passions chaudes et malfaisantes⁴⁹» : il s'agit d'une «représentation de la haine, de la colère, de la fureur, et des autres [passions] qui leur ressemblent» (p. 52). Cette «représentation» est procurée sous la forme d'un «tableau». Ce terme-ci est à entendre dans l'acception la plus littérale : il s'agit d'une gravure d'Hannibal sur le champ de bataille de Cannes. «J'ai choisi cet exemple entre plusieurs autres», précise Le Moyne, «comme le plus célèbre que nous ayons dans l'Histoire, et le plus propre à faire une belle peinture, et à représenter une passion violente et furieuse» (p. 56). Or — fait remarquable — ce «tableau», cette gravure est décrite par l'auteur au moyen du vocabulaire de la cartographie :

Afin d'accommoder la scène avec les actions qui sont représentées, je leur ai fait un pays nouveau [...].

Cette nouvelle manière de bâtir des pays qui ne se trouvent point dans la carte, ne doit pas vous sembler étrange, elle est fondée en exemple et en raison (p. 53).

À coup sûr, tout en alléguant les précédents de Lucien, d'Ovide, d'Apulée, parmi d'autres, Le Moyne avait conscience de l'originalité de sa manière, car il proclame, non sans fierté : «J'ai bâti des terres neuves aux passions» (p. 53-54).

La «peinture deuxième» de l'ouvrage est «bâtie» d'une façon en tous points identique. Elle nous fait découvrir le «pays» des passions «froides et désagréables⁵⁰» sous la forme d'une gravure

48. *Les Peintures morales, où les passions sont représentées par tableaux, par caractères, et par questions nouvelles et curieuses*, Paris, S. Cramoisy, 1640; *les Peintures morales, Seconde Partie de la Doctrine des passions...*, Paris, S. Cramoisy, 1643.

49. *Avertissement* du t. I (non paginé).

50. *Loc. cit.*

d'Andromède, «où la crainte, le désespoir et la tristesse sont représentées» (p. 91). Précisons que, fidèle à sa conception d'une rhétorique et d'une esthétique «pour ceux du monde», et que l'on est tenté de qualifier de syncrétiques, car elles s'adressent à l'œil et à l'oreille non moins qu'à l'esprit⁵¹, Le Moyne décrit encore ses deux «tableaux» et peint — derechef — les passions et le «pays funeste⁵²» qu'ils représentent, cette fois en vers, de style élevé, dans des textes d'une dizaine de pages.

Quant aux «pays de l'Amour» et des «passions qui lui ressemblent», ils sont peints, dans toute leur «étendue⁵³», dans la seconde partie de l'ouvrage. Le Moyne y décrit l'*Érotie*, «région que j'ai découverte, dit-il, sans boussole et sans carte au-delà du monde habité⁵⁴». La cartographie se présente cette fois sous un aspect tout autre encore, qu'il n'est point malaisé de qualifier, car l'auteur précise lui-même : il s'agit du «caractère allégorique de l'amour spirituel, représenté par les raretés d'un pays nouvellement découvert» (t. II, p. 372). Après la peinture en prose, il est à nouveau fait appel aux «Muses moins sévères⁵⁵», à la gravure et à la poésie et, ici encore, on ne saurait fournir de commentaire plus pertinent que celui de l'auteur lui-même : «Il faut que vos yeux, aussi bien que vos oreilles, fassent un voyage en Érotie» (p. 389). Prose, «cadences de la poésie», «paysage fait au crayon⁵⁶», tout se plie bien, cette fois, dans cette composition «en miroir»

51 «J'ai visé autant que j'ai pu à ce point si délicat et si difficile, où tous les écrivains recherchent le mélange de l'utile et de l'agréable. Si j'eusse eu à traiter des gens du désert, [] j'eusse pu leur faire grande chère à petits frais [] Les douceurs et les déguisements ne leur sont point nécessaires, [] les remèdes leur peuvent être présentés tous purs, et ils doivent les savoir prendre sans faire différence entre le sucre et la rhubarbe. J'avoue aussi que je ne les ai point considérés, mon travail leur serait inutile, après tant de traités et tant d'Exercices spirituels, dont il se pourrait faire de grandes bibliothèques [] Mon dessein est d'écrire pour ceux du monde [] Ce serait une sévérité cruelle et peu chrétienne, de leur refuser de petites douceurs [] Les austères indiscrets et mal instruits, qui se scandalisent de tout ce qui n'est pas sauvage, pourront chercher ailleurs des viandes plus sèches, et une amertume toute pure [] Sachant qu'en ce livre j'aurais à converser avec ceux du monde pour leur salut, j'ai cru que je ne devais pas les effrayer avec un habit d'hermite, et des paroles de sauvage» (*Préface* du t. II, non paginée)

52 *Les Peintures morales*, t. I, p. 68

53 *Ibid.*, *Avertissement* (non paginé)

54 *Les Peintures morales*, t. II, *Préface* (non paginée)

55 *Ibid.*, *Préface* (non paginée)

56 *Ibid.*, *Préface* (non paginée), p. 389

(M. Fumaroli⁵⁷), à l'inspiration allégorique, ce qui n'empêche en aucune façon la référence cartographique d'être, dans les trois sortes de « peintures », récurrente :

[Je] ne manque pas de matériaux à faire en l'air des montagnes d'un trait de plume, et des rivières d'une goutte d'encre [...]. Plutôt que d'usurper un pied de terre occupée, j'irai à ces régions des beaux souhaits et des rêveries agréables [...].

Cette île [l'Île de Pureté] n'est pas de la carte des géographes, elle est de celle des poètes et des philosophes : toutes choses y sont instructives et symboliques, et représentent les causes, les effets, et les propriétés de l'amour honnête [...]. L'original de cette copie est au livre des Noms Divins⁵⁸.

Il est, enfin, une forme de cartographie morale souvent dépourvue (ou presque) de toute référence explicite à la cartographie proprement dite : plus de représentation figurée, plus de titre infléchissant la lecture du texte pour l'assimiler à celle d'une carte, métaphores cartographiques estompées, rares, voire absentes. C'est la *cartographie mentale*. Précisons d'emblée que, loin de verser dans l'abstraction, les écrits qui en relèvent prennent constamment appui sur l'expérience existentielle la plus directe. Comme modèles, il serait assurément pertinent d'analyser, de Bunyan, cette fois le *Pilgrim's Progress* (1678, 1684), que le « *Mapp shewing the Order & Causes of Salvation & Damnation* » n'a pas pour fonction d'illustrer : on aurait ainsi quelque chance d'observer le glissement du figuratif vers la représentation mentale ; ou encore, de Gracián, le *Criticón*, dont la composition et le style didactiques mettraient en évidence les affinités électives entre voyage imaginaire et initiation, découverte morales. Nous avons, toutefois, choisi l'exemple de La Fontaine pour montrer, à partir de ce qui peut paraître un cas-limite, que la cartographie se trouve bel et bien (sous une forme, il est vrai, qui ne se laisse pas identifier de prime abord), là où l'on l'attendait le moins⁵⁹.

Dans les *Fables*, La Fontaine compose par touches successives, par fragments, une mappemonde morale. Certaines

57. M. Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence. Rhétorique et « res literaria » de la Renaissance au seuil de l'époque classique*, Genève, Droz, 1980, p. 387.

58. *Les Peintures morales*, t. II, p. 373, 374, 389.

59. L'étude du rapport carte/texte ouvre bien d'autres perspectives insoupçonnées. Voir, par exemple, l'article très suggestif de Cl. Gandelman, « Le texte littéraire comme carte anthropomorphe d'Opicinus de Canistris à *Finnegans Wake* », *Littérature*, 53, février 1984, p. 3-17.

précisions de l'écrivain lui-même sur son dessein, sur sa poétique, sont à cet égard tout à fait éloquentes. La dédicace, au duc de Bourgogne, du Livre XII (1693) relève, au sujet des fables d'Ésope (mais à l'évidence, dans l'esprit de l'auteur, le propos s'applique tout autant aux siennes), qu'«elles embrassent toutes sortes d'événements et de caractères». Or, «événements» et «caractères», nous l'avons observé dès le début de cette étude, constituent précisément le champ de la cartographie morale. Par ailleurs, La Fontaine note, dès 1668, dans sa *Préface* :

Ce qu'elles [les fables] nous représentent confirme les personnes d'âge avancé dans les connaissances que l'usage leur a données, et apprend aux enfants ce qu'il faut qu'ils sachent. Comme ces derniers sont nouveau-venus dans le monde, ils n'en connaissent pas encore les habitants, ils ne se connaissent pas eux-mêmes.

À l'instar des auteurs dont nous avons déjà parlé, La Fontaine considère le lecteur, qu'il soit enfant «nouveau venu» ou adulte engagé bien plus avant dans la vie et qui par bien des «degrés a déjà passé» (III, 1), comme un *viator*. Les fables, à la fois condensé de l'expérience existentielle (les «événements») et «tableau où chacun de nous se trouve dépeint⁶⁰» (les «caractères»), par une série de «leçons» (VII, 4), de lectures du monde, donnent à en connaître la carte⁶¹.

Nous l'avons constaté ailleurs, innombrables sont les fables où l'on trouve un chemin, une route, unique décor d'une rencontre riche d'enseignement sur l'existence. Les deux mulets, le pot de terre et le pot de fer, le souriceau, le rat, le pigeon, le chat et le renard, les deux chèvres : tous sont engagés sur une route qui n'est autre que celle de l'existence. Le passager invoquant Jupiter pendant l'orage, le charretier embourbé, Perrette, le trafiquant sur mer ingrat envers la Fortune, tous sont initiés à une vérité de la vie en marchant, en roulant, en naviguant⁶².

La Fontaine ne se contente pas de lever la carte des «événements» et des «caractères», de repérer les *lieux*, de décrire les

60 *Preface*

61 Dans le même passage, La Fontaine utilise l'expression consacrée *le petit monde* pour désigner la nature humaine : «Quand Prométhée voulut former l'homme, il prit la qualité dominante de chaque bête de ces pièces si différentes il composa notre espèce, il fit cet ouvrage qu'on appelle *le petit monde*». Cette notation renvoie à la conception de l'«homme-microcosme» qu'il nous faut renoncer à analyser dans cet article.

62 Voir notre *Moraliste classique. Essai de définition et de typologie*, Genève, Droz, 1982, p. 186.

«accidents» (VII,1) du parcours. Tout comme Bunyan, mais sans se poster dans l'ombre portée de la Croix, il considère, sinon qu'il a charge d'âmes, du moins qu'il lui est loisible de guider le lecteur. «On ne les doit laisser dans cette ignorance» — au sujet des autres «habitants», au sujet, surtout, d'eux-mêmes» — «que le moins qu'on peut», dit encore la *Préface* sur les «nouveau-venus». Et la dédicace au duc de Bourgogne, comme bien d'autres passages, ne fait pas mystère de l'ambition du fabuliste d'être «précepteur des hommes». Le salut, ici, l'équivalent du «port» de Pascal⁶³, est d'essence toute socratique :

Apprendre à se connaître est le premier des soins
Qu'impose à tous mortels la Majesté suprême⁶⁴.

Conducteur du lecteur-*viator*, cartographe existentiel, La Fontaine l'est au sens plein lorsque, dans nombre de ses fables, il indique très explicitement deux itinéraires possibles, dont l'un mène précisément au salut, également équivalent, dans le monde sublunaire, de *Salvation* chez Bunyan, et l'autre à la perdition, correspondant à *Damnation*. «L'homme qui court après la Fortune et l'homme qui l'attend dans son lit» va jusqu'à fournir des repères proprement cartographiques (Surate, le Mogol [la Mongolie], le Japon), mais on se rend aisément compte que le poète ne donne à sa fable des points d'ancrage dans le réel géographique le moins réfutable que pour conférer davantage de densité et de substance à sa stylisation des parcours existentiels. (Le procédé, ici, n'est pas sans rappeler celui de J. Hall faisant figurer ses territoires fictifs sur la carte même du monde connu.) Mais déjà, dans «L'homme qui court...», la référence proprement cartographique est discrète, comparée à la cartographie mentale, ici d'essence poétique. La «voie» et le «chemin» («L'ambitieux, ou, si l'on veut, l'avare/S'en va par voie et par chemin»), les «rives lointaines», «la mer», le «bout du monde» estompent déjà le réel; l'expression «un lieu», même si l'indication est bientôt suivie de la précision que «ce lieu, c'est la cour», accentue imperceptiblement une topographie plus poétique et voilée, celle-ci se traduisant de la manière la plus suggestive dans l'emploi répété de l'adverbe *ailleurs* («...cherchons notre aventure ailleurs»; «Cherchons ailleurs du bien»).

Du *lieu* de la connaissance de soi dans l'*oikouménè* moral de La Fontaine, on peut dire ce que Pascal écrit sur le salut :

Toutes nos actions et nos pensées doivent prendre des *routes* si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer

63. Voir n. 10.

64. «Le juge arbitre, l'hospitalier et le solitaire» (*Fables*, XII, 24 [25], v. 39-40).

ou non, qu'il est impossible de faire une *démarche* avec sens et jugement, qu'en la réglant par la vue de ce *point*, qui doit être notre dernier objet⁶⁵.

L'impératif de la sagesse socratique représente le «point» fixe, éminent, de tout parcours, à partir duquel tout le reste — toutes les péripéties, tant de choix aux croisées des chemins — s'ordonne et apparaît enfin dans la juste perspective. Les croisées des chemins : si l'homme qui attend la Fortune dans son lit nous est seulement présenté comme un dormeur «plongé dans un profond sommeil», et que seul l'itinéraire de son «ami» est décrit, d'autres fables, d'ailleurs postérieures, «opposent», de plus en plus nettement, par le procédé de la «double image» cher à La Fontaine⁶⁶, deux itinéraires existentiels. C'est le cas, par exemple, des «Deux pigeons». Dans la description du «voyage» (v. 26) du pigeon à l'«humeur inquiète», tout vocabulaire proprement cartographique disparaît, mais pour vaguement localisées que soient les mésaventures successives de l'«imprudent voyageur» — «en quelque lieu», «dans un champ à l'écart», «auprès d'une mesure» — ces indications n'en composent pas moins une représentation, un tracé métaphorique du «voyage de la vie⁶⁷». Quant au pigeon demeuré au «logis», il va bien au-delà de la première étape vers la sagesse que constitue le «profond sommeil» : c'est, dans le recours du fabuliste à l'apostrophe — intervention qui souligne tout le prix que l'auteur attache à cette leçon de vie —, un parcours qui est évoqué, et cette recommandation fraternelle et pressante prend appui sur la métaphorique du voyage et de la carte :

Amants, heureux amants, voulez-vous *voyager*?

Que ce soit aux *rives prochaines*.

Soyez-vous l'un à l'autre *un monde* toujours beau,

Toujours divers, toujours nouveau;

Tenez-vous *lieu* de tout, comptez pour rien le reste.

Assurément, ce voyage aux «rives prochaines», cette exploration toujours approfondie du «monde» de l'autre tend à faire un, à se confondre déjà avec la connaissance de soi. Dans l'«ultime leçon des *Fables*⁶⁸», la «route» (v. 3) menant à la connaissance de soi apparaît comme la voie royale. Les trois «sentiers différents» (v. 5) empruntés par les trois «saints» dont le tout

65. *Pensées*, Br. 194; Laf. 427; nos italiques.

66. «Le bûcheron et Mercure» (*Fables*, V, 1, v. 23).

67. Montaigne, *Essais*, III, 9, p. 978.

68. Voir la belle étude de B. Beugnot, «Autour d'un texte : l'ultime leçon des *Fables*», dans *Mélanges Pintard. Travaux de linguistique et de littérature*, XIII : 2, 1975, p. 291-301.

premier vers souligne qu'ils sont en quête de leur «salut» — rétrospectivement se trouve confirmée la spiritualité que nous avons cru déceler à l'état latent jusqu'ici — se réduisent en fait à deux grands itinéraires (ceux du juge-arbitre et de l'hospitalier sont superposables) radicalement opposés. Aussi bien, deux régions, dans un contraste brutal et exemplaire, forment à elles seules toute la carte : «le monde habité», le «désert» (v. 41, v. 50). Même dépouillement dans le tracé des deux itinéraires existentiels. Si la cartographie proprement dite, depuis Leon Battista Alberti et Gemma Frisius, repose tout entière sur la figure du triangle, la cartographie morale de La Fontaine, pour finir, atteint de son côté à la rigueur, à la perfection de la géométrie, une géométrie bien entendu nullement exclusive de beauté poétique. Ce sont, en effet, la ligne et le cercle que figurent ces deux parcours existentiels. Du juge-arbitre et de l'hospitalier on peut dire, en paraphrasant Montaigne, qu'ils «manient leur cours en ligne droite qui fait bout ailleurs». Le solitaire, lui, «manie sa course en rond, duquel les deux pointes se tiennent et terminent en lui par un bref contour⁶⁹».

S'édifiant sur une géométrie sous-jacente, discrètement — poétiquement — suggérée; évoquant, non moins allusivement, les étapes d'une ascèse laïque; induisant à rechercher toujours, dans l'«âme» de la fable, l'*analogon* de l'itinéraire dessiné dans le «corps⁷⁰», la cartographie de La Fontaine apparaît bien, avant tout, comme mentale.

Au terme de cette esquisse de typologie, convient-il de considérer la carte morale, au même titre que le récit de voyage, par exemple, comme un genre littéraire⁷¹? Nous ne pouvons, ici, que récapituler quelques données. On peut hésiter à conférer à la carte morale le statut de genre : à mainte reprise, elle ne jouit pas d'une véritable autonomie, elle ne peut être détachée du texte, qu'elle ne fait qu'illustrer ou agrémenter... quand elle n'est pas dépourvue de toute représentation graphique. Si l'on reconnaissait à la carte morale le statut de genre, il ne faudrait pas manquer de souligner à quel point celui-ci serait *ouvert*, s'infléchissant vers l'édification (Bunyan, Le Moyne dans la description de l'*Érotie*), la

69 «La carrière de nos désirs doit être circonscrite et restreinte à un court limite des commodités les plus proches et contigues, et doit en outre leur course se manier, non en ligne droite qui fasse bout ailleurs, mais en rond, duquel les deux pointes se tiennent et terminent en nous par un bref contour» (*Essais*, III, 10, p. 1011)

70 *Préface*

71 Voir N. Doiron, «De l'épreuve de l'espace au lieu du texte Le récit de voyage comme genre», dans *Voyages récits et imaginaire*, p. 15-31

satire (J. Hall), le pamphlet (Bussy-Rabutin), l'analyse psychologique (Le Moyne, dans la première partie des *Peintures morales*, Mlle de Scudéry, les *caractères des nations*, bon nombre de «caractérologues» anglais), la devise utilitariste ou stratégique (Guéret), le roman d'apprentissage (Gracián), l'allégorie, (Le Moyne), la fable (La Fontaine)... Outre cette grande plasticité, l'extrême *concentration* caractériserait le genre. Une carte, en effet, pour autant qu'elle est figurative, est un texte condensé, aux extrêmes limites de la réduction, jusqu'à ses linéaments, jusqu'à l'équivalent d'une formule. La carte, de ce point de vue, constitue un texte-limite, résulte d'une concentration encore plus poussée qu'un recueil de maximes. Même sous sa forme non figurative, la carte est aux antipodes du traité : le texte, dans ce cas, dessine en filigrane un tracé, une figure, et tient du précis — d'un précis existentiel.

LIGNE D'HORIZON

Nous n'avons pu, dans ces pages, que situer et borner le domaine de la cartographie morale au XVII^e siècle. Ce domaine est vaste et à l'horizon se profilent bien d'autres questions. Nous devons nous contenter de les mentionner⁷². Tout d'abord, à quoi correspond exactement l'*oikoumené* moral, à l'âge classique? Pour les géographes et les cartographes d'alors, le monde connu, la terre habitée ne cessent de changer de contours, de figure. Qu'en est-il de la moralistique? Cette question renvoie en droite ligne à la découverte des terres inconnues. Il est clair qu'une corrélation existe entre l'exploration, par les navigateurs, des *terrae incognitae antehac semper incognitae* et celle, par les moralistes, de la «profondeur», des «abîmes» (La Rochefoucauld) de la psyché : ce n'est nullement de façon fortuite que les *Maximes*, tout comme la «Carte de Tendre», signalent des «terres inconnues⁷³». La découverte de l'inconscient, au XVII^e siècle, mise en évidence de manière irréfutable par P. Bénichou⁷⁴, conduit à d'autres interrogations : dans quelle mesure l'anthropologie séculaire, celle d'Aristote, celle de Théophraste, est-elle remise en question? Quel rôle Montaigne a-t-il joué dans cette évolution? Jusqu'à quel point la psychologie des «profondeurs» fait-elle concurrence, dès le

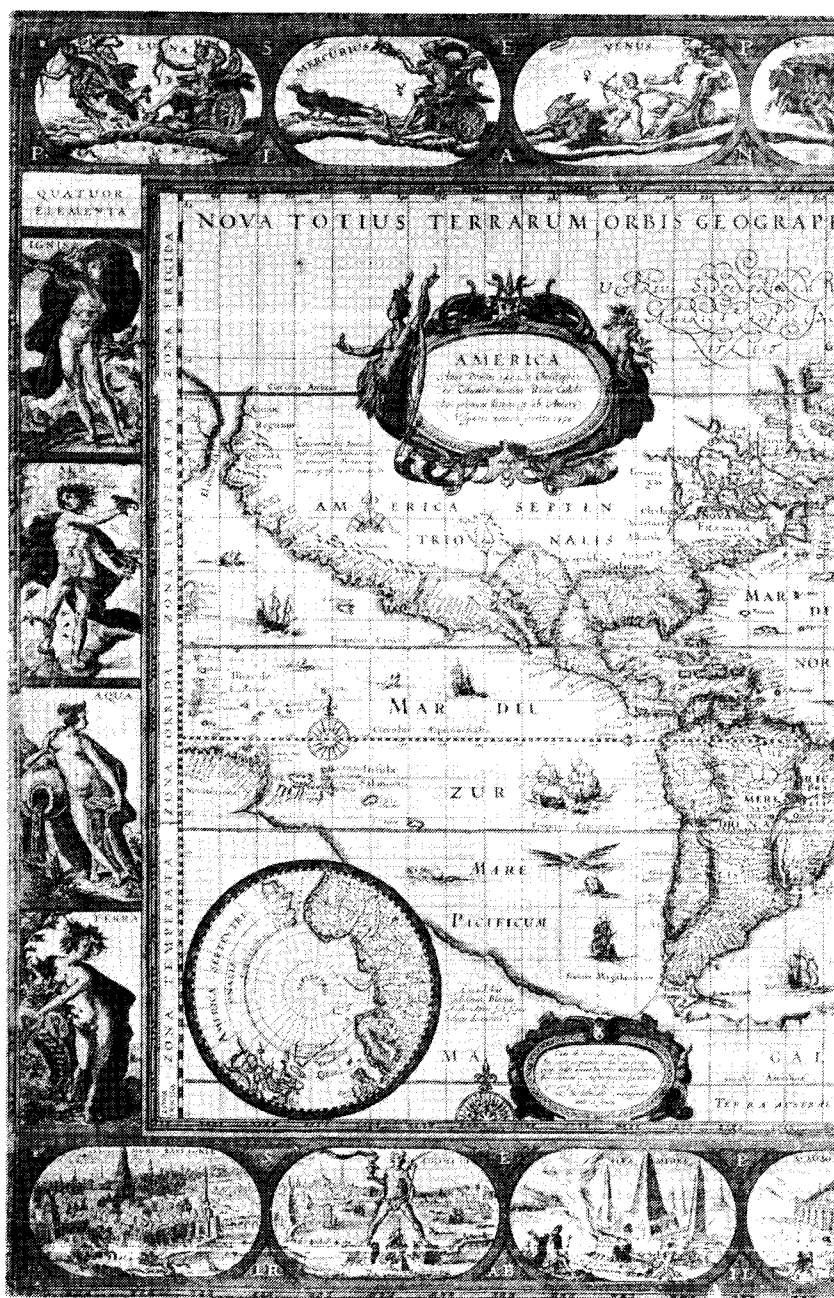
72. Elles seront examinées dans notre ouvrage en cours de rédaction, *Littérature et anthropologie à l'âge classique*, à paraître vraisemblablement chez Droz.

73. *Maximes*, maxime supprimée n° 1; max. 3.

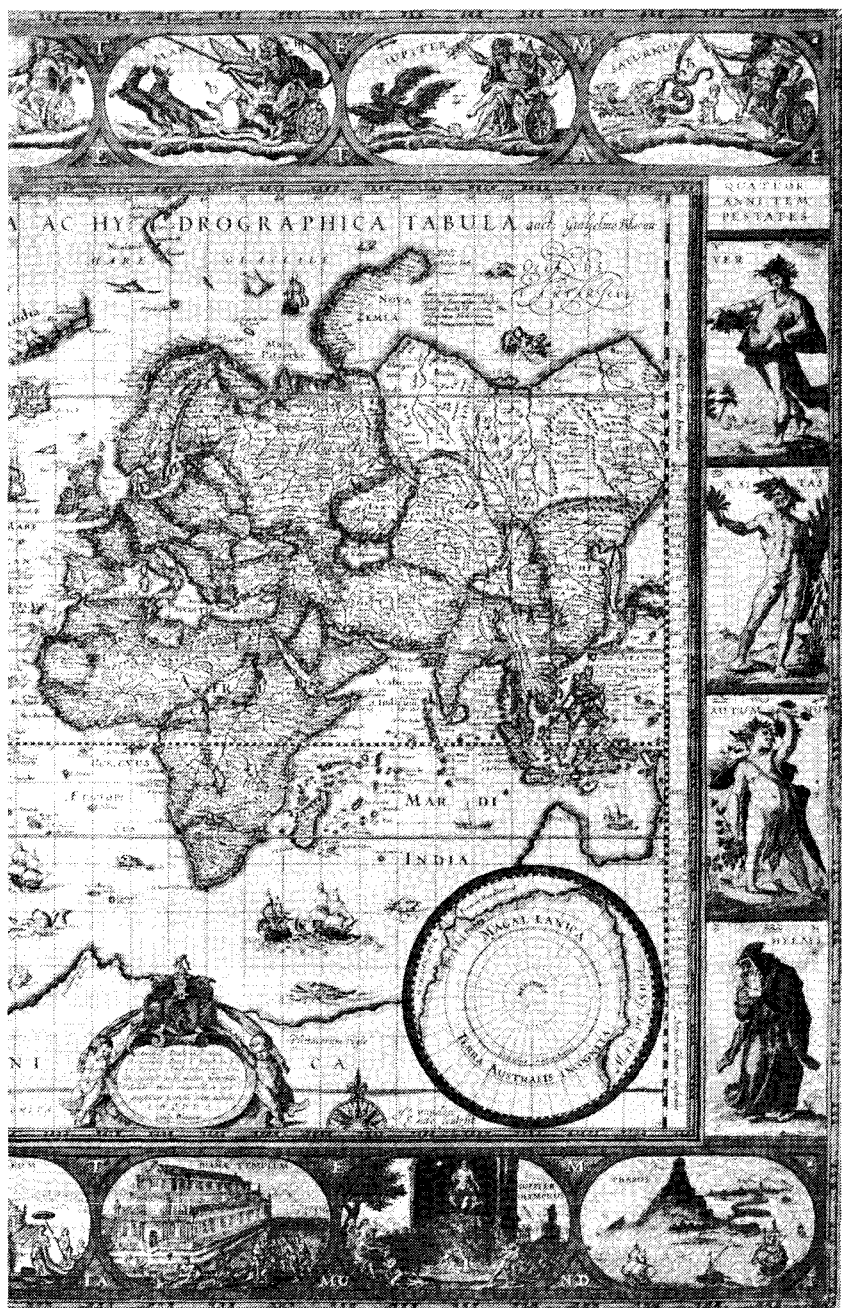
74. P. Bénichou, «La idea de inconsciente en el clasicismo francés», *Logos* (Revista de la Facultad de Filosofía y Letras), Buenos Aires, II : n° 3, 1943, p. 1-27.

«Grand Siècle», à celle, plane et fixiste, léguée par l'Antiquité? À leur tour, ces questions en suscitent de nouvelles : la cartographie morale, qu'elle se rattache à la topique ancienne ou nouvelle, n'est-elle par tributaire de l'évolution de la cosmographie, et la «nouvelle anthropologie» (W G Moore) n'est-elle pas marquée par la «révolution copernicienne» qui modifia, de fond en comble, l'*imago mundi*? Dans une direction toute différente, d'autres perspectives encore se découvrent. À la suite des travaux de F Yates, on pressent un rapport entre la carte morale et l'art de la mémoire : la carte n'aurait-elle pas (aussi) pour fonction de se *graver*, à la manière des *images agentes*, dans l'esprit du lecteur-*viator*? Quels liens se tissent, dès lors, entre carte, *memoria* et *prudencia*?

Pour l'historien des idées, comme pour l'enfant «amoureux de cartes» dont parle Baudelaire, «l'univers est égal à son vaste appétit»



L'intérêt de cette carte n'est pas seulement dans la réussite esthétique pour un regard moderne; il réside surtout dans la série de cartouches qui l'encadrent et greffent, sur l'espace du monde, des représentations mythologiques et cosmiques (dieux qui sont aussi des planètes), temporelles (les saisons), historiques (les sept merveilles du monde) et physiques (les quatre éléments).



Ainsi s'illustre l'ambition encyclopédique du microcosme cartographique. BLAEU JANSZON, William (1571-1638), «Nova totius orbis terrarum geographica ac hydrographica tabula», in J. et C. Blaeu, *Novus atlas*, Amsterdam, 1641, t. I. (Collection du Musée David M. Stewart, Montréal).
Carte fournie gracieusement par la Collection du Musée McDonald Stewart de Montréal.